

LE JOUR, 1950
23 JUILLET 1950

PROPOS DOMINICAUX : LES COEURS EN DESARROI

Les cœurs en désarroi, on ne les compte plus. Quelle étoile polaire remettra sur leur voie tant d'âmes en déroute ? Chacun a sa détresse, chacun sa mélancolie.

A peine sommes-nous en possession d'un élément de bonheur qu'il nous échappe ; à peine connaissons-nous quelque quiétude qu'un choc nous l'enlève. Jusque dans les refuges de la nature, dans la vallée perdue, dans le sous-bois, sur le sentier de montagne où nous fuyons le bruit, dans l'invisible allée où la rêverie nous mène, l'intrigue qui se noue frappe notre esprit, le message imprévu nous atteint, l'évènement vient nous chercher, l'ébranlement lointain s'inscrit dans notre chair comme l'enregistrement d'un séisme.

Nous nous promettons pour demain une paix fugitive, mais voici que la vie en marche la rend illusoire.

La seule paix possible, si nous ne la portons pas en nous, nous ne la trouverons nulle part ; si ce n'est pas sous notre sein gauche qu'elle réside, notre recherche est inutile; si notre pensée s'écarte un instant de la voie étroite nous sommes perdus avec elle.

Les battements de notre cœur, tout les active, tout les précipite, le moindre sentiment, la moindre nouvelle ; et combien plus ces bulletins de dépêches, cette énumération rituelle de ce que les hommes, en tout lieu, ont fait ou défait **le résumé quotidien de l'aventure humaine.**

En un point, c'est la révolte et l'émeute, en un autre l'invasion, en un troisième, la guerre; ailleurs, les discours violents menacent l'ordre établi. Ici, un poète sort de prison, là des hommes d'église y entrent.

Le complot est partout, le piège, la menace, la toile d'araignée où les intelligences se font prendre. Le tableau n'exagère rien, pas plus la confusion que le désordre.

Si nous ignorions tout cela, rien de plus grave n'arriverait ; et nous serions relativement dans le bonheur ; mais l'information veut tout nous dire, le vrai, le faux, l'incertain, avec un dramatique acharnement. Il nous faut tout apprendre, sauf ce qui serait pour nous apaisement et consolation.

Nous avons fui la radio, l'autre matin, comme on fuit la place publique ; nous avons déserté notre bureau, laissé nos dossiers à leur masse, à leur pesanteur ; d'un pas rapide, nous sommes allé jusqu'au bouquet de pins, rempli d'ombre et de lumière dans le soleil ascendant, jusqu'à ces vingt arbres d'émeraude et d'agate qu'enivre en ces jours lumineux un chœur de cigales. Nous y serions encore sans l'inévitable destin. De loin, un

cri venait, un appel pressant dans le silence. En hâte, il fallut quitter les pins et leur résine, le murmure d'une brise dans leurs branches, le parfum du thym sauvage, les grâces sinueuses du paysage de montagne qui défiait tous les "bellicistes" du monde.

Mais notre joie demeurait d'avoir connu un moment de plénitude durant lequel se raffermir notre espérance.

Prenons de la vie ce qu'elle nous donne. Nous n'avons rien à attendre d'elle qui survive à un jour d'été. **Si nous incorporions à notre âme un paysage heureux, si nous habitons le monde intérieur qui est notre résidence souveraine, alors, tout le bruit pourrait déferler sans nous arracher aux splendeurs d'une solitude peuplée des merveilles de l'infini.**

Pourquoi nous effrayer de ce qui n'a sur nous aucune puissance ? Pourquoi nous émouvoir de ce qui ne nous atteindra jamais ?